

Le Pèlerinage de Lemierre,

ou

LE PREMIER DU MOIS.

LEMIERRE, sans nul appui que ses propres forces, sans protecteurs que son travail, parvint à l'existence la plus honorable et au fauteuil académique.

Doué d'un caractère aimable, et d'une simplicité de mœurs qui lui firent un grand nombre d'amis, on ne le vit jamais envier le succès d'un rival, ni attaquer une réputation justement établie. Pénétré de toute la dignité de l'homme de lettres, et livré sans cesse au délire poétique, il se livroit exclusivement à ses occupations chéries, et couroit avec honneur la carrière qu'il avoit entreprise.

Cependant il étoit l'unique soutien de la mère la plus tendre et la plus vénérable, réduite par des malheurs à un état de gêne qu'il sut alléger avec un zèle infatigable, avec une piété filiale dont il mérita d'être cité comme le plus parfait modèle. Jeune encore, et relégué dans une humble demeure, Lemierre se réduisoit à Paris au plus strict nécessaire, pour subvenir aux besoins de celle qui l'avoit fait naître. J'ai plus d'une fois entendu ce littérateur distingué raconter avec plaisir les premiers momens de sa carrière, qu'il regardoit comme le plus heureux temps de sa vie, et nous assurer qu'à cette époque sa dépense générale ne montoit pas à plus de vingt-cinq sous par jour. Il se faisoit alors environ douze cents francs de ses ouvrages. Plusieurs prix remportés à différentes Académies de province, et dont il vendoit les manuscrits, lui procurèrent à peu près cette somme pendant plusieurs années. Il eût pu, comme tant d'autres de ses confrères, se montrer dans le monde avec quelque avantage, et sacrifier quelque chose à ses besoins, si ce n'étoit à ses plaisirs ; mais il songeoit sans cesse qu'à Villiers-le-Bel, près d'Ecouen, demuroit sa mère âgée de cinquante ans, trop fière pour lui jamais rien demander, mais en même temps trop tendre pour refuser ses pieux et honorables secours. Il avoit donc pris l'habitude d'aller, chaque premier jour du mois, offrir